

Le règne de la violence



Richard Bergeron

La violence mène le monde. Généralement le mot « violence » désigne le caractère de ce qui se manifeste avec une force outrancière et produit ses effets avec brutalité. On saisit alors la violence à travers ses effets néfastes. Au-delà de ces effets, la violence, qui a la même étymologie que viol et violation, est essentiellement une transgression : transgression d'un ordre social, d'une loi naturelle, du droit, d'une exigence vitale, d'une valeur. Toute transgression – qu'elle soit douce ou brutale – produit toujours des effets nuisibles et mortifères sur les humains, les animaux et le cosmos. Être violent, c'est violer les êtres dans leur intégrité et leur dignité. Les effets de la transgression sont toujours destructeurs, même s'ils peuvent se camoufler sous des apparences « respectables ».

À proprement parler, la violence est le propre de l'être humain puisque, à cause de sa liberté blessée, il est le seul être capable de transgresser. Or, la transgression vient brouiller nos relations avec les autres, avec nous-mêmes, avec Dieu. Elle y produit des effets destructeurs pouvant atteindre une brutalité extrême.

La transgression est de règle dans les rapports entre les nations et entre les individus. Viol et violation des droits fondamentaux, de l'intégrité et de la dignité des personnes. Transgression qui manifeste sa violence à travers ses effets néfastes :

oppression, dévastation, massacre, exploitation, injustice, destruction sournoise ou brutale de la vie physique, sociale et psychique. À la source de cette violence se trouvent la peur, la cupidité et la volonté de puissance, mais aussi la misère, la pauvreté, le désespoir et la prise de conscience d'un ordre oppresseur.

Au fin fond, la violence est intérieure ; elle a sa source en nous ; elle puise son dynamisme dans la force vitale qui ne tolère rien de ce qui la menace et qui occupe naturellement tout l'espace nécessaire à son développement, quitte à étouffer les autres. La force vitale ne peut croître que sur la mort d'autres vivants. Cette force de vie, si essentielle et si précieuse, est pourtant la source ultime de toute transgression non seulement en nous-mêmes, mais aussi autour de nous. La transgression de nos lois intérieures, de nos valeurs, de nos devoirs, de nos responsabilités constitue une violation qui peut causer des effets autodestructeurs pouvant aller jusqu'à la suppression brutale de soi par le suicide. La violence est donc la loi naturelle de la vie et de chaque être humain en tant qu'il est géré par ses forces vitales.

Nous projetons spontanément notre propre violence sur Dieu. Les images les plus primitives de Dieu sont des représentations d'un Être violent qui exige qu'on lui sacrifie des humains ou des animaux : le sang est sa boisson préférée. Même le Dieu



de l'Ancien Testament se présente souvent sous les traits d'un guerrier transgresseur qui ordonne à Israël de tuer ses ennemis : hommes, femmes, enfants, bétail. Ce visage violent de Dieu, on le projette parfois sur le Dieu de Jésus qui exige que son Fils verse son sang précieux. Encore une histoire de Dieu violent qui transgresse non seulement les lois de la nature (déluge) mais aussi la dignité et l'intégrité des humains qu'il a créés, même celles de son fils Jésus.

Chacun de nous doit admettre humblement que ses relations à Dieu sont marquées au coin de la violence. Nous souhaitons que Dieu écrase nos ennemis, qu'il fasse échouer nos compétiteurs, qu'il nous débarasse de la belle-mère malcommode ou du gendre gênant. Nous voulons qu'il transgresse ses propres lois à notre profit. Nous projetons notre propre transgression sur Dieu et ainsi nous faisons de lui l'être le plus violent qui soit.

La violence est donc notre posture naturelle fondamentale ; c'est une exigence de la force vitale innée qui, aussi longtemps

qu'elle n'est pas « convertie », « humanisée », « spiritualisée », ne peut être que transgression et violation dont les effets sont néfastes pour soi-même, pour les autres et pour l'environnement.

La violence est aussi la posture naturelle et spontanée du croyant qui projette sur Dieu sa propre transgression. D'où la nécessité de transformer sa croyance primitive à un

Dieu violent en une foi authentique en un Dieu inaccessible, plus grand que notre cœur et notre pensée et sur lequel on ne peut mettre la main.

Ce qui en nous n'est pas converti demeure violent. Il y a toujours en chacun, à tout âge, un résidu de violence qui peut se manifester à tout instant, surtout dans l'adversité.

En tant qu'humains et chrétiens, nous sommes appelés à revêtir intégralement les livrées de la non-violence, à l'exemple de Jésus qui déclare : « Bienheureux les doux ».

Maintenant à la retraite, Richard Bergeron a enseigné la théologie durant plusieurs années à l'Université de Montréal.

